



Café
Littéraire

Médiathèque Valais St-Maurice

Abigail Seran

Mardi 16 janvier
12h30 – 13h30

Abigail Seran est née en 1972 et a grandi à Monthey. Elle fréquente le collège de St-Maurice puis entreprend des études de Droit à l'Université de Fribourg et de Bristol en Grande-Bretagne. Devenue juriste et enseignante, elle s'installe en Lavaux, travaille à Lausanne. Après un séjour de neuf mois à Dublin en Irlande, elle a retrouvé aujourd'hui ses terres d'origine.

Marine et Lila, 2013

« -Prendre chaque jour comme un moment unique, le créer comme s'il était un instant crucial, et se dire que la chance vous en offrira, peut-être, un autre, demain. »

Un mercredi, Lila Belezam se rend à la poste. Elle s'apprête à partir quand Marine Drehan l'interpelle pour lui signaler qu'elle oublie son portemonnaie. Pour la remercier Lila propose à Marine de prendre un café avec elle. C'est le début d'une amitié improbable.

Marine a la soixantaine, Lila un peu plus de la trentaine. Marine est employée de la poste et Lila médecin dans un hôpital. Marine est veuve d'un professeur de littérature médiévale, qui était de trente ans plus âgé qu'elle, et Lila mariée avec Jules, ingénieur des Ponts et Chaussées.

Marine a une fille de quarante-cinq ans, Moira, qui vit aux Etats-Unis, et Lila un petit garçon de huit ans, Antoine.

Marine fait alors la conquête d'Antoine. Ainsi quand Jules, Lila et Antoine partent en vacances dans la maison de l'île, Lila et Antoine envoient des cartes postales à Marine.

« Il regarda toutes les cartes postales de l'entrée et dit à Marine :

-Tu les as toutes gardées ? Et elles sont toutes suspendues là ?

Le ton admiratif. Antoine les passait en revue comme si on lui offrait une deuxième série de vacances.

-Presque toutes... Il y en a une qui est ailleurs. Est-ce que tu sauras la retrouver ?

Il rejoignit Marine dans le petit salon et allait lui dire qu'il renonçait, quand la carte lui fit face. Elle était là, posée dans un joli cadre transparent de devant et de derrière, qui permettait à la fois de voir l'image et de lire le texte. Antoine en fut ravi. Il l'avait écrite tout seul et Marine l'avait choisie pour figurer sur la cheminée. Il en était fier et heureux. »

A chaque carte postale, Marine répond par une lettre : *« Chaque missive était brève et racontait une anecdote. Chaque lettre devenait une pièce de puzzle lui laissait entrevoir un nouvel angle de Marine. »*

Relations harmonieuses, mais qui seront bientôt ébranlées par la maladie. Il y a d'abord la maladie d'Alzheimer dont souffre la mère de Lila. Et puis, Lila apprend que Marine est sous dialyse. C'est le grain de sable, qui vient gripper le cours des choses. Pour continuer à vivre normalement, il faudrait que Marine bénéficie d'une greffe de rein, mais il y a peu de donneurs et la liste d'attente est longue. Peut-être, sa fille, Moira ?

« - Je ne peux pas risquer que cette vie soit abîmée par ma faute.

Lila ne voulait rien ajouter. Il n'y avait rien à ajouter. Et pourtant les mots jaillirent de sa bouche.

-Elle est adulte maintenant. C'est elle qui est venue me voir pour me demander comment te donner un rein, tu sais. Elle ne supporte pas de te voir dépérir.

-Elle ne me verra pas longtemps ainsi.

-Qu'est-ce que cela signifie ?

Le ton vira sec.

-Que je vais poursuivre la dialyse jusqu'à Noël et qu'ensuite j'arrêterai. »

« -Tu ne peux pas faire ça. Tu ne peux pas.

-Pourquoi ne pourrais-je pas faire cela, Lila. Parce qu'en influant sur mon chemin, cela modifie le tien ? Et qu'il est plus facile d'agir sur le parcours des autres que sur le sien ? »

Chroniques d'une maman ordinaire, 2015

Être maman n'est pas toujours un long fleuve tranquille ! Tirillée entre convictions personnelles et contraintes éducatives, cahiers d'école et activités en tout genre, cette mère accomplit tant bien que mal son « métier » de parent qui s'apparente parfois plus à un tâtonnement aléatoire, une course contre la montre, une montagne de dilemmes qu'à une science exacte fondée sur les certitudes.

« A PARTIR DE 19 HEURE. Vérifier le cahier de texte, mettre en route la machine à laver, envoyer un sms, répondre au téléphone, l'envoyer se laver, commencer le repas, allumer l'ordinateur, voir que la conjugaison n'est pas terminée, cliquer sur le Bescherelle, galoper entre la cuisinière et le passé composé de courir, se couper, aller chercher un sparadrap, découvrir le tsunami qui a passé dans la salle de bain, appeler le propriétaire des décombres, baisser le feu sous la casserole qui a débordé, faire répéter le verbe avancer à l'imparfait, chercher le portable qui a vibré, soupirer à l'absence de cédille, mettre la table en passant au futur de crier, enlever finalement ses chaussures, se relever quatre fois pendant le repas, gérer le non-appétit, l'envoyer se brosser les dents, demander le participe présent de dormir, débarrasser les couverts, découvrir le planning du lendemain, répéter le brossage des dents, nettoyer la casserole, découvrir que le lave-vaisselle est plein, approcher la machine à laver, demander qu'il prenne un livre plutôt qu'allumer la télé, étendre le linge, regarder l'heure tardive, l'envoyer pour la quatrième fois au lit, voir qu'il y a douze courriels non lus dans la boîte mail, aller éteindre la lumière, lui faire un bisou, découvrir que le sms n'est pas parti, lorgner vers le journal, répondre à une question à travers la porte, lorgner vers le canapé, vérifier le cartable, mettre le sèche-linge en route, ouvrir le courrier, regarder l'heure, se dire que le film est commencé depuis vingt minutes, ranger, répondre à un e-mail, vider les poubelles, classer la paperasse, se brosser les dents, sortir la poubelle, contempler le désordre, décider d'aller se coucher, tenter de lire, tomber de fatigue et se dire que, comme d'habitude, ce soir, on n'a rien fait. »

Une maison jaune, 2015

Léonie, Pia, Charlotte, trois femmes, trois générations, trois univers...et entre toutes, un point commun, une maison... !

De mai 1924 à mai 1926, c'est l'histoire de Léonie Grandvieille, issue de la bourgeoisie ambitieuse des années folles et qui va épouser un homme alors qu'elle n'a que seize ans.

Le mariage de Léonie avec Auguste, l'héritier Chembignac, est arrangé par les parents des deux familles.

Dans les vicissitudes qu'elle s'apprête alors à traverser, un mari absent, un enfant à élever seule, elle peut heureusement compter sur son amie fidèle, Lisbeth Montverdil.

5 septembre 1925

J'ai entendu dire que ton mari passe beaucoup de temps à jouer à un jeu américain dans l'arrière-salle du Grand Café...J'ai entendu des conversations lors de ton mariage...Le jeu s'appelle le poker, je crois. »

De mai 1957 à mai 1959, Pia, jeune italienne, issue de la diaspora du milieu du XXème siècle, vit dans la maison avec ses parents et leur logeuse Alba, pianiste émérite...

Octobre 1957

J'avais laissé la porte de l'appartement ouverte. C'était interdit, les parents l'avaient répété à plusieurs reprises, on aurait pu m'entendre ou, pire, me voir. Et alors on me renverrait en Italie. Mais de l'escalier montait un courant chaud. Elle devait faire du feu, parce qu'avec la température venait l'odeur du bois qui brûle. J'avais entrouvert la porte, juste un peu. Et je m'étais mise dans l'entrebâillement. On ne pouvait pas me repérer, j'en étais certaine. C'est là que cela a commencé.

Au début je n'étais pas sûre que cela vienne d'en bas. C'était doux, c'était léger. Je n'avais rien entendu de tel avant. Jamais. Des notes. On aurait dit qu'elles flottaient, qu'elles grimpaient l'escalier en sautillant, portées par la chaleur. Une danse ? Une ritournelle ? Une comptine ? J'avais arrêté de respirer. J'aurais bien voulu les attraper. Alors j'ai recommencé. Le lendemain, j'ai ouvert la porte. J'ai senti la chaleur, j'ai espéré. Les notes sont venues. J'ai résisté à la tentation de m'approcher un peu plus. Mon silence quotidien s'était habillé. En tenue de soirée. »

14 mars 1958

Deux yeux noirs me regardent. Je sursaute. Elle me parle. Je ne saisis rien de ce qu'elle me dit. Je me glace. J'ai compris, je vais repartir en Italie. Maman va être folle de chagrin. Papa va être terriblement déçu. Il va hocher la tête. Je suis sortie de l'appartement. J'ai désobéi. Je pleure. Je ne veux pas pleurer, mais les larmes filent toutes seules. J'ai été trop gourmande. Je voulais mieux entendre la musique. Je n'aurais jamais dû me mettre au sommet de l'escalier. Je n'aurais jamais dû. Je me suis endormie. Je ne l'ai pas entendue arriver. Elle va me chasser. Appeler la police. Je récite mentalement un « Ave Maria » à toute vitesse. Je voudrais lui parler. Je n'y arrive pas. Tétanisée, paralysée. »

Au fil des jours, une relation très forte va se tisser entre les deux femmes. Alba donne à Pia de découvrir un monde autre...beau mais c'est une relation « risquée » qui les unit désormais.

30 août 1958

Alba. Notre baiser, notre unique et seul baiser avait dix jours. J'avais eu l'impression qu'il avait duré un temps indéfini. Je passais mes doigts sur mes lèvres parfois et je ressentais encore la douceur de sa peau. Je sentais sa main dans mes cheveux. Elle avait soudainement retiré son visage, avait à la hâte rouvert les rideaux et m'avait dit qu'elle était très heureuse de me voir.

Excusez-moi Pia, je n'aurais pas dû...

Je n'avais pas compris ce baiser délicieux, pas plus que je ne comprenais son empressement à revenir à la situation antérieure. »

25 avril 1959

Cette après-midi-là, nous nous retrouvâmes ainsi sur le canapé, elle glissa sa main sous ma robe. Elle remonta le long de mon bras, elle saisit la jarretelle, l'effet que me firent ces gestes était éblouissant. Tant, que nous n'entendîmes pas les pas de Pietro. Quand il fut trop tard, qu'il était face à nous, sur le pas de la porte, nous ne pûmes rien faire de plus que de nous séparer à la hâte.

Il tourna les talons et descendit l'escalier à grands pas. »

Charlotte a 16 ans en 1994. Après la séparation de ses parents, Charlotte emménage avec sa mère dans une maison de maître qui devra être détruite prochainement.

3 mai 1994

Elle s'est assise à mes côtés. Dans quelques jours, le grand perron, la pierre de taille, le grand pin, tout aurait disparu pour laisser un trou béant. Derrière nous, un gigantesque panneau publicitaire annonçait le projet immobilier à venir. »

Elle découvre dans une armoire des partitions de musique et à la buanderie quelques mots, cachés et griffonnés par une écriture d'un autre temps.

Début mars 1993

Maman était sortie, je pouvais donc sans crainte étaler mes trouvailles sur mon lit. Certains étaient jaunis, d'autres non. Certains avaient des phrases, d'autres des mots, parfois un dessin. Il y en avait bien une quinzaine. J'en avais déchiré un ou deux. Les premiers, quand j'avais extrait mon gant. »

Curieuse, elle décide de remonter la trace de ces mots...

Une rencontre alors décisive, une vieille dame qui a vécu à l'époque dans le quartier et qui devient pour Charlotte la mémoire du temps passé.

24 novembre 1993

Ce que j'aimais bien avec ma vieille dame c'est qu'elle ne me demandait jamais rien, contrairement aux autres. Elle avait juste l'air content de me voir. Pas d'attentes, pas de récriminations.

Elle avisa mon barda.

-Votre travail de diplôme.

-Mes recherches. Et comme vous aviez dit que vous seriez d'accord...

Je laissai la phrase en suspens.

Elle n'attendit pas la fin.

-Montrez-moi !

Je déballai sur la table les livres avec les photos du quartier, les photos que nous avons trouvées dans l'appartement du haut. J'allais sortir les petits papiers, quand j'entendis une exclamation.

-Oh, j'avais oublié... »

En ... Fin...

Nuit du 2 au 3 mai 1994

Couchée sur mon lit. Dans le ciel, les nuages qui jouaient avec les reflets de lune. Léonie, elle s'appelait Léonie, l'auteur de ces petits billets. Une jeune femme de mon âge. Mariée à seize ans avec un coureur de jupons, accro au jeu. Elle n'avait pas eu le choix de dire non. »

3 mai 1994

Assise en silence face à la maison, je réentendais les dernières explications de ma vieille dame.

-Sa mère n'a pas supporté. Après avoir perdu sa fille, elle a perdu l'enfant qu'elle portait. Le jour même de l'enterrement de Léonie. Quelques mois plus tard, sa mère s'est éteinte à son tour. Dans cette maison, il n'est resté que le bébé, Louison et les deux hommes. Léopold est mort sur le front en 1940. Son père ne lui a pas survécu longtemps. Louison et moi avons veillé sur Alba. Mais juste avant son décès, son grand-père a décidé de l'envoyer en pension. J'ai tenté de m'y opposer mais je n'étais que la marraine. Et on avait besoin d'infirmières en ces temps de guerre. Louison a entretenu la maison. Jusqu'à ce qu'Alba, quelques années après la guerre y revienne. Chez les sœurs, elle avait appris la musique. Pendant ses années de pensionnat, j'ai voyagé, jusqu'à ce qu'elle parte en 1959, parce que je n'avais pas été capable de l'écouter, parce que je l'avais jugée au lieu de la soutenir.

Mademoiselle Lisbeth avait oublié ma présence. Là, entre cartons, tableaux et photos, elle revoyait ces années.

-Peut-être que c'est mieux qu'ils la détruisent finalement.»

Jardin d'été, 2017

Toujours en déplacement de par le vaste monde, **la mère d'Agathe**, Éléonore, n'avait guère eu le temps de nouer des relations suivies avec sa fille.

C'était, en fait, son père, Charles, enseignant, qui s'était surtout occupé d'elle.

Pourtant Agathe a fait sa vie, à Paris. Elle a épousé Florent, dont le métier l'amène à voyager souvent. Ils ont une fille unique, Iris, qui est leur princesse et qu'Agathe a du mal à confier l'été à ses parents, peu enclins à imposer des règles.

Le frère cadet d'Agathe, Julien, ne semblait pas avoir souffert autant qu'elle de l'absence de sa mère au foyer. Il s'était adapté à la situation et s'en était même accommodé.

Julien est marié à Juddy. Ils ont deux jumeaux, les J, June et John, et vivent à Londres.

« Ils avaient grandi côte à côte. Peu de disputes, deux vies distinctes. Elle se souvenait de leurs jeux de plage quand ils étaient tout petits. Très vite, ils avaient suivi chacun leur chemin. Elle avait toujours eu l'impression que le sien était caillouteux, escarpé, sombre et sinueux tandis que celui de Julien était régulier, quasi évident. Apparemment sur ce point-là aussi, les choses étaient trompeuses. Encore combien de lumières à allumer pour faire une relecture correcte ? »

En juillet Elé et Charles accueillent pour les vacances d'été leurs petits-enfants. Pour la première fois, ils sont tous là... Gaité et légèreté envahissent alors la maison bourguignonne pour un mois.

Les enfants qui préparent une pièce de théâtre qui clôturera leur séjour ont reçu une malle de vieux vêtements.

Mise en scène et couture sont de mises. Mais c'est sans compter sur la curiosité de l'une des petites filles qui va faire une découverte explosive.

En taillant une vieille robe, elle découvre une alliance...

Il faudra donc expliquer... L'histoire de **Éléonore, Charles et Werner** se raconte alors...